



Catherine Soullard

Attendre



sur *Ceuta douce prison*
de Jonathan Millet et Loïc H. Rechi

Iqbal, Marius, Simon, Guy et Nür, ils sont cinq.

Cinq migrants à Ceuta, cette enclave à la pointe nord du Maroc, à quinze kilomètres de Gibraltar. Cinq hommes qui attendent laisser passer ou passeport pour franchir ces quelques kilomètres et gagner l'Europe.

C'est peu à peu que l'on fait connaissance avec ces hommes. On s'attarde avec l'un, on l'écoute, on passe à l'autre, on revient sur le précédent, ainsi s'enchaînent témoignages et paroles, bribes de vie passée à espérer des jours meilleurs. Chacun des cinq héros de ce film documentaire est approché avec tact, filmé de dos, en train de marcher, de marcher toujours, au soleil et dans la poussière, entre cartons et barbelés, d'arpenter en long et en large la presqu'île de Ceuta, cet entre-deux où règnent saleté, misère, promiscuité, solitude. On suit les cinq hommes dans leur vie quotidienne, on les voit aux prises avec les difficultés, les humiliations et les embrouilles pour trouver, garder ou défendre un petit boulot et gagner quelques euros. Pas de voix off. Chacun parle pour soi et raconte son histoire, pourquoi il a quitté son pays et comment il a fini par échouer à Ceuta. Pas de musique, quelques notes cristallines à de très rares moments. Jonathan Millet et Loïc H. Rechi, les deux réalisateurs, collent au plus près de leur sujet avec sobriété et respect. La caméra est toujours à juste distance.

À mesure que le film avance, la caméra se fait plus proche des visages en même temps que plus large sur le paysage maritime, la côte et son vis-à-vis, l'objet du rêve. Car si à Ceuta c'est l'enfer, en face, à deux pas, de l'autre côté de la mer, c'est le Paradis, en tout cas ils l'imaginent. « *Regarde les lumières qui s'allument* ». Ils sont deux sur la plage, à la tombée de la nuit. Face à eux, de l'autre côté de cette mer qui les empêche, mille petits feux au loin s'illuminent. L'eldorado sort de la brume, l'heure est à la mélancolie et ils s'interrogent « *Est ce que ça valait la peine de partir ?* »

Malgré tout, c'est une certaine joie qui se dégage de ce film. Pas de désespérance, mais un espoir envers et contre tout. « *Je me dis que ça va aller* » dit Marius. Quand l'un d'entre eux reçoit une bonne nouvelle, les autres se réjouissent pour lui et espèrent que ce sera bientôt leur tour... Un feu de bois pour faire griller des petits poissons, quelques canettes de bière, des chants, des danses, un coup de téléphone à la famille, c'est la vie qui tient bon et persévère. Au cœur de cette attente qui se prolonge et menace de durer, on entend cette merveille : « *Fais confiance aux gens, le temps passera plus vite* »